

Chercher la femme

Parashiot Va-yakhel/Pekoudei

Ça ne vous étonne pas ? Moi si. Imaginez ce peuple. Imaginez la « multitude mêlée », le *erev rav*, fort peu recommandable, si l'on en croit les sources, qui s'est joint à lui lorsqu'il est sorti d'Égypte. Nous parlons d'anciens esclaves tout juste libérés, partis en hâte, comme des fuyards. Nous parlons de migrants. Vous les imaginez comment, vous, ces migrants ? Moi, je les imagine comme ça : fatigués, en guenilles, mal chaussés, et plutôt misérables. Mais alors, que fait là tout cet or ? Comment Moïse peut-il solliciter pareille offrande ? De l'or, d'abord. Mais pas seulement. De l'argent. Du cuivre. Des étoffes d'azur, de pourpre, d'écarlate, de lin fin et de poil de chèvre. Des peaux de bélier teintes, du bois de chitîm, de l'huile, des aromates, des pierres précieuses. On comprend que tout cela était utile, peut-être même nécessaire, à la construction du Tabernacle, le *mishkan*, cette préfiguration démontable et transportable d'un Temple encore à venir, et à la confection des vêtements sacrés de ses prêtres, Aaron et ses fils. Tant de beauté, tant de magnificence siérait assurément au lieu appelé à accueillir la divine Présence et son culte. Pour autant, notre étonnement demeure.

Cette histoire de métaux précieux et de belles étoffes n'est pas seulement là pour épater le chaland, pour émerveiller le lecteur. Cette histoire est ancienne, et elle n'est d'ailleurs pas finie. Elle est indissociable de l'histoire même du peuple dont il est ici question.

Souvenez-vous.

Tout commence avec Abraham, notre Père, à qui Dieu annonce que la nation issue de lui sera « asservie » quatre cents ans durant, en terre étrangère, mais qu'elle sera libérée du joug de ses oppresseurs, et qu'elle quittera cette terre inhospitalière « avec de grandes richesses », « *bi-rekhoush gadol* » (Gn 15, 14).

Quelques générations plus tard, quand il annonce à Moïse la dernière plaie à venir (la mort des premiers-nés), celle qui poussera Pharaon à renvoyer enfin les Hébreux et à les chasser de chez lui, Dieu précise qu'il incombera alors, au moment du départ, à chaque homme (*ish*) et à chaque femme (*isha*) d'Israël de demander à son voisin et à sa voisine, « des vases d'argent et des vases d'or » (Ex 11, 2). Ainsi seulement, souligne Rashi, se trouvera réalisée la promesse faite à Abraham, une double promesse en fait, promesse de liberté – et de richesse.

De fait, au moment du départ, les Hébreux firent ce qui leur avait été ordonné : « ils demandèrent aux Égyptiens des vases d'argent, des vase d'or et des vêtements » (Ex 12, 35). Accomplissement de la promesse – autant que rémunération du travail de l'esclavage et dédommagement des souffrances de l'extrême oppression. Plus, même, peut-être, que tout cela ensemble. L'occasion pour les Égyptiens, aux yeux de qui ces esclaves semblent soudain avoir trouvé grâce, de faire montre d'une curieuse libéralité, et de donner, aux Hébreux plus encore que ce qu'ils demandent. « Même ce qu'ils ne demandaient pas, note Rashi, les Égyptiens le leur donnaient. » Générosité soudaine ? Vraiment ? Possible. L'ambivalence est là. Comme elle l'est souvent dans le don. Et dans la nature même de ce qui est donné.

On en reparlera. On en parle d'ailleurs très vite.

Souvenez-vous.

Moïse tarde à redescendre de la montagne. Les Hébreux perdent patience, s'inquiètent de cette bien longue absence et pressent Aaron de les fournir en Dieu(x) de substitution. Et Aaron leur dit : « Détachez les pendants d'or [*nizmei ha-zahav*] qui sont aux oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles, et apportez-les-moi. » (Ex 32, 2). Les Hébreux s'exécutent et font don de leur or. Don funeste. Générosité pervertie. Mise au service du pire : l'idolâtrie. C'est le Veau d'or. On sait ce qu'il advint de ce Veau, et de l'or de ce Veau. Calciné par le feu, réduit à une menue poussière, répandu sur l'eau, une eau que Moïse fera boire aux enfants d'Israël.

Voilà.

On en a reparlé.

Pour le pire.

Et voici qu'on en reparle encore. Car de l'or, il en reste. Et pas seulement de l'or. De l'argent. Du cuivre. Des étoffes d'azur, de pourpre, d'écarlate, de fin lin et de poil de chèvre. Des peaux de bélier teintes, du bois de chitîm, de l'huile, des aromates, des pierres précieuses. Nous y voici donc. *Parashiot Va-yakhel – Pekoudei*. La matière est toujours là. À nouveau généreusement offerte (on en fera le compte précis au début de *Pekoudei*, Ex 38, 21-31). Mise cette fois au service du seul Dieu reconnu et du seul culte légitime. Le signe est inversé, certes. Mais l'or est toujours là.

Il y a là comme un fil, comme un fil d'or, continu, ambigu, cousant ensemble les chapitres de notre histoire, de l'histoire de ce peuple-là. Promesse faite à Abraham. Libération de l'esclavage et don des Égyptiens aux Hébreux. Basculement dans l'idolâtrie : les Hébreux donnent pour le Veau. Basculement à nouveau, dans le culte du vrai Dieu : les Hébreux donnent pour le Tabernacle et pour ses prêtres. Qui tient ce fil tient peut-être le sens de cette histoire. Au moins une partie du sens de cette histoire. Qui tient ce fil sait d'abord la prodigieuse ambiguïté de cette histoire. En effet, comment ne pas imaginer qu'il s'agit toujours du *même* or, de cet or égyptien emporté par les Hébreux dans leur fuite. Or idolâtre par nature ou selon son origine. Mais que l'on peut transmuter en or du culte vrai. Qu'est-ce qui fait l'or ? Sa matière ? Nullement. Juste l'intention qui préside au don qui en est fait et la destination de ce don. Entre l'idolâtrie de l'Égypte et le culte israélite, seul légitime, il n'y a au fond qu'un fil de différence. Un fil d'or. On le tire dans un sens. Ou dans l'autre. Alternativement.

Un autre point doit pourtant attirer l'attention. Quand il n'y a plus d'or, il y en a encore. Lorsque les Égyptiens ont donné aux Hébreux l'or que ceux-ci leur ont demandé, les Égyptiens en ont encore à leur donner. Et quand l'or du Veau d'or a été châtié et pardonné, quand l'or du Veau d'or a été pulvérisé, ingéré, oublié, il y en a encore, et même beaucoup, pour construire le Tabernacle : « vingt-neuf kikkar, plus sept cent trente sicles, selon le poids du sanctuaire » (Ex 38, 24), ce qui, semble-t-il, n'est pas rien. Et je ne parle pas du reste : l'argent, le cuivre, le bois, les peaux, les étoffes et les pierres... Comment cela se fait-il ? Comment se fait-il qu'il en reste encore ? Et qu'il en reste pour le Bien ?

La réponse me semble claire. Les femmes. Souvenez-vous. Au moment de la sortie d'Égypte, il n'y a pas que les hommes d'Israël qui demandent vases d'or et vases d'argent à leurs voisins égyptiens. Les femmes font de même, auprès de leurs voisines. Plus tard, lorsqu'il s'agit de fabriquer le Veau d'or, qui se dépouilla de ses pendants d'or ? Les femmes ? Non, pas elles. Et non pas, comme l'avait espéré Aaron pour retarder le processus de fabrication de l'idole, parce que, femmes, elles étaient plus attachées que les hommes à leurs parures. Voici en effet ce qu'en disent, par exemple, les *Pirkei de-Rabbi Éliézer*, un classique de la littérature rabbinique :

Aaron leur dit : ‘Arrachez les boucles d’or aux oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles, Apportez-les-moi’ (Ex 32, 2). Les femmes entendirent [l’ordre] et ne voulurent pas et n’acceptèrent pas de donner leurs anneaux à leurs maris. Elles dirent : ‘Pour faire une idole, une abomination, qui n’a pas en elle le pouvoir de sauver ! Nous ne vous écouterons pas !’ [...] Les hommes virent que les femmes ne voulaient pas donner leurs anneaux à leurs maris. Que firent-ils ? [...] Ils ôtèrent les boucles suspendues à leurs [propres] oreilles et les remirent à Aaron, ainsi qu’il est dit : ‘Tous [les hommes] du peuple s’arrachèrent les boucles d’or qui étaient à leurs oreilles et les apportèrent à Aaron.’ (Ex 32, 3)¹

Voilà qui semble clair. Reprenons l’image du fil d’or. Les femmes l’ont tiré dans un sens, celui du seul Dieu qui sauve. Les hommes dans l’autre, celui de l’idolâtrie. Les hommes, cette fois, ont fait seuls l’histoire du peuple, pour le pire. Israël eût été un peuple de femmes, et seulement de femmes, de Veau d’or, il n’y eût peut-être jamais eu.

Relisons maintenant le début de la première des deux *parashiot* couplées de cette semaine, *Va-yakhel*. Quand Moïse s’adresse aux Hébreux pour leur transmettre les ordres de Dieu relatifs à la collecte des matériaux utiles à la fabrication du Tabernacle, il est dit : « Moïse parla en ces termes à toute la communauté des fils d’Israël... » (Ex 35, 4). *Kol adat benei Israël*. J’ai traduit ici « toute la communauté des fils d’Israël ». Et j’ai eu tort. Car ici, c’est la traduction « inclusive », si j’ose dire, qui s’impose. Il est bien dit « toute la communauté ». Comment admettre d’en exclure la moitié ? *Benei*, ce ne sont pas seulement les fils, mais bien les fils et les filles – les enfants d’Israël. Quelque chose, un peu plus loin, confirme la légitimité de cette lecture « inclusive ». La manière dont le texte constate que s’est exercée la générosité des Hébreux : « Tous, hommes et femmes (*ish ve-isha*), ce que leur zèle porta à offrir pour les divers travaux que l’Éternel avait prescrits par l’intermédiaire de Moïse, les enfants d’Israël (*benei Israël*) en firent l’hommage spontané à l’Éternel » (Ex 35, 29). Tous ont donné à la fois *ensemble* et *distinctement*. Tous ont, cette fois, si je puis dire, *ensemble* et *distinctement* tiré le fil dans le même sens. Celui du service dû au seul Dieu qui sauve. Cette conjonction des élans de générosité masculins et féminins est d’ailleurs peut-être la cause de cette surabondance, de cet excès de dons dont les artistes préposés à l’ouvrage finiront par se plaindre à Moïse (Ex 36, 3-6).

Doit-on ici parler de « parité » ? Peut-être pas. Le récit insiste en effet à plusieurs reprises sur la spécificité de certaines contributions féminines. Il y a « toutes les femmes » (*ve-khol isha*) filant elles-mêmes l’azur, la pourpre, l’écarlate et le lin (Ex 35, 25). Il y a « toutes les femmes » (*ve-khol ha-nashim*) filant elles-mêmes le poil de chèvre (Ex 35, 26). Les femmes, ici, je le souligne, ne se contentent pas d’apporter leur contribution : elles la *produisent*. C’est déjà beaucoup. Mais il y a plus. En ce moment très particulier du récit de l’Exode, celui de l’organisation – et du succès – de la collecte de matériaux pour le Tabernacle et les habits des prêtres, leur rôle, en effet, pourrait être premier. Déterminant. Peut-être plus déterminant encore que celui des hommes.

Il est vrai que le pari n’est pas gagné d’avance.

Tout semble en fait se jouer autour des premiers mots d’Ex 35, 22 : *va-yavo’ou ha-anashim al ha-nashim*. Des mots tout simples, mais qui ne sont pas si faciles à traduire. « Hommes et femmes accoururent. » Telle est la proposition des membres du rabbinat français traduisant le Pentateuque au début du XX^e siècle, sous la direction du grand rabbin Zadok Kahn. Avant eux (en 1862), Lazare Wogue traduisait de même. Mais il expliquait pourquoi dans une note de bas de page. Le texte hébreu dit en effet seulement *va-yavo’ou*, « vinrent ». Pourquoi, en ce cas, traduire « accoururent » ?

¹ *Chapitres de Rabbi Éliézer*, traduit de l’hébreu et annoté par Marc-Alain OUKNIN et Éric SMILEVITCH, nouvelle édition introduite, revue et corrigée par É. SMILEVITCH, Lagrasse, Verdier, coll. « Les Dix Paroles », 1992, chapitre 45, p. 286-287.

Pourquoi ajouter à cette « venue » quelque chose comme de l'« empressement » ? Parce que, pour Wogue, il y a là, en effet, un « empressement » véritable des hommes et des femmes à « venir », un « empressement » résultant d'une « émulation » entre les deux sexes. Si Wogue ne trouve pas cette idée dans le verbe lui-même (« venir »), il la trouve dans une préposition qu'il n'a pas littéralement traduite, que j'ai moi-même passée sous silence, mais dont il rappelle à raison la présence dans l'original hébreu, où, en fait, il est écrit à la lettre : « vinrent les hommes *al* (sur) les femmes. » Cette construction, ainsi que le rappelle Robert Alter², est plutôt inhabituelle en hébreu, et pour cette raison même lance un défi à l'exégète qu'est, par définition, tout traducteur de la Bible. *Al* en hébreu veut le plus souvent dire « sur ». Pour Wogue, *al*, ici, doit être entendu comme *im*, avec, mais, dit-il, en plus « énergique ». C'est donc le verbe « accourir » qui lui semble le mieux rendre justice au texte. *Al* n'est pas littéralement traduit, mais la tonalité que ce mot-outil lui semble donner au verset est en quelque sorte préservée par le choix d'un verbe plus « énergique », justement, que simplement « venir » : « accourir ».

Le choix de traduction de Wogue et des rabbins français du début du XX^e siècle est sympathique. L'émulation, vous me l'accorderez, crée ou présuppose l'égalité. C'est précisément ce que dit « les hommes *et* les femmes ». Mais, pour sympathique que paraisse la traduction française de Wogue puis du Rabbinate, qui traite ici à parité les deux sexes, elle invente une symétrie qui, dans la lettre du texte hébreu, n'existe pas. Un texte hébreu qui dit, lui, je le rappelle : « les hommes *sur* les femmes » (et pas simplement : « les hommes *et* les femmes »). Ce *al*, « sur », est un enjeu. Et je ne vois pas de raison de le passer sous silence. Nos commentateurs médiévaux ne s'y sont d'ailleurs pas trompés. Ce *al*, que veut-il dire ? Les hommes *avec* les femmes ? Hommes *et* femmes *ensemble* ? Les hommes *devant* et les femmes *derrière* eux ? Les femmes *sous le contrôle* des hommes ? Ou alors tout l'inverse ? Les femmes *devant*, à l'initiative, créant le mouvement et entraînant les hommes dans leur sillage ?

La Bible est un monument de littérature patriarcale. Nous le savons tous, nul ne peut le nier. Les femmes n'en sont certes pas absentes. Et elles jouent parfois un rôle de premier plan. Elles sauvent souvent, elles-mêmes, et seules, l'histoire des hommes, et même l'histoire tout entière. Le récit de l'Exode, dont nous achevons la lecture cette semaine, en fournit de beaux exemples. Au tout début de l'histoire, il y a les sages-femmes qui laissent vivre les garçons et contreviennent avec courage aux ordres de Pharaon. Il y a ensuite toutes celles qui sauvent Moïse : sa mère biologique ; sa sœur, Myriam ; sa mère adoptive, l'Égyptienne, fille de Pharaon ; et puis sa femme, Tsiporah, la Madianite, qui, par une bien sombre nuit de voyage, fait échapper le Prophète à une mort certaine en circoncisant leur fils *in extremis*. Tout cela est fort bien, mais n'est pas suffisant.

Si masculins et si patriarcaux qu'en soient le ton, le texte et l'intention, la Bible fait peut-être plus encore que de « faire une place » aux femmes. Le monument, parfois, se fissure. Derrière la voix de l'homme, forte, dominante, une voix de femme se fait entendre, étrangement autonome. Il faut juste y bien prêter l'oreille. Il suffit d'un mot, d'une lettre, et c'est tout l'édifice qui menace de s'effondrer. Non. Pas de s'effondrer. De se reconstruire sur d'autres bases. À ce moment-là, Dieu, peut-être, nous parle-t-Il vraiment. Ceux qui ont lu mon *Moïse fragile* se souviennent comment j'ai pu féminiser Moïse lui-même : il m'a suffi pour cela d'un mot, d'une lettre, d'une lettre manquante même, d'un bégaiement du Prophète pour que, tout à coup, tout bascule.³

² Robert ALTER, *The Five Books of Moses*, New York, Londres, W. W. Norton & Company, 2004, p. 516, note sur Ex 35, 22.

³ Jean-Christophe ATTIAS, *Moïse fragile*, rééd. poche, Paris, CNRS Éditions, 2016, p. 135-172.

Certes, les hommes veillent. La reprise en mains est toujours possible. Hautement probable, même. C'est bien ce qui se passe, par exemple, s'agissant du passage qui nous occupe aujourd'hui, lorsque Jacob ben Isaac Achkenazi de Janow, dans son *Teenah Ureenah*, commentaire en yiddish du Pentateuque, œuvre qui s'adresse notamment aux femmes, écrit, au XVII^e siècle :

Les deux époux devaient venir ensemble apporter l'or et l'argent au sanctuaire. Le mari prenait la main de la femme et la conduisait dans le lieu saint. C'est pourquoi il est écrit : 'Les femmes arrivèrent avec les hommes'. Cela nous apprend également que les femmes ne doivent pas donner la charité sans l'accord de leur mari. Sans cette autorisation, elles ne peuvent offrir que de petites sommes d'un ou d'un demi-sou.⁴

Mais vous l'aurez compris. Je préférerais toujours tirer le fil avec les femmes. Dans l'autre sens. Dans le sens d'un rôle spécifique et décisif des femmes. Celui de nous avoir dit et de nous avoir rappelé que l'or n'est rien, mais qu'il peut tout, le bien, comme le mal : corrompre – ou sauver, cela depuis le jour où elles demandèrent des vases de métal précieux à leurs voisines égyptiennes, depuis le jour où, *contre* les hommes, elles refusèrent de contribuer à la confection du Veau d'or, et jusqu'à ces dernières pages du livre de l'Exode, où, *avec* les hommes *et les entraînant derrière elles*, elles firent contribuer toute la « communauté des enfants d'Israël » à la collecte des matériaux utiles à la construction du Tabernacle et à la confection des habits de ses prêtres.

Abraham Ibn Ezra est l'auteur, au XII^e siècle, de deux commentaires de l'Exode. Un commentaire « long », et un commentaire « court ». Sur le début de verset qui nous occupe aujourd'hui (Ex 35, 22), dans son commentaire « long », il est plutôt expéditif et peu loquace. Il écrit : « Quant à la formule *al ha-nashim* (*sur* les femmes), elle équivaut à *im ha-nashim* (*avec* les femmes) ». La fissure est colmatée, la porte se referme. Dans son commentaire « court », en revanche, tout change. Voici ce qu'on y lit : « 'Les hommes vinrent *al* (*sur*) les femmes'. **Après que les femmes elles-mêmes furent venues. Et certains disent : selon l'idée (*daat*) des femmes. Ce qui signifie : selon leur volonté [à leur demande].** Mais certains interprètent *al* (*sur*) comme *im* (*avec*), et ils sont nombreux dans ce cas. » Voilà que la porte s'entrouvre à nouveau. Ibn Ezra nous laisse le choix.

Mon choix est fait. Je préfère être avec les quelques-uns qui ne pensent pas comme les « nombreux ». Je préfère que la porte reste ouverte. Je choisis l'interprétation la plus hospitalière. La plus généreuse. De fait, n'est-ce point de générosité, justement, qu'il est question tout au long de cette histoire ?

Jean-Christophe Attias, pour Akadem, mars 2021

⁴ JACOB BEN ISAAC ACHKENAZI DE JANOW, *Le Commentaire sur la Torah*, traduit du yiddish par Jean BAUMGARTEN, Paris, Verdier, 1994, p. 527.